

**CONCOURS GÉNÉRAL DES LYCÉES
SESSION 2005**

SÉRIE ES et S

DISSERTATION PHILOSOPHIQUE

*Rapport de M. Jean-Louis Poirier, Inspecteur général de l'éducation nationale,
Président du Jury*

Sujet :

Peut-il y avoir des illusions de la liberté ?

L'énoncé du sujet proposé pouvait s'entendre au moins de deux façons : selon que l'on comprenait le génitif *de la liberté* de façon subjective (les illusions produites par la liberté) ou de façon objective (les illusions au sujet de la liberté), on pouvait envisager des problèmes de nature très différente et orienter les développements dans des directions très différentes. D'autre part, la formulation de la question, pour peu que l'on y prenne garde et que l'on n'en tienne pas l'élément modalisateur pour une simple cheville, fournissait une forte incitation à thématiser le problème autour d'une question de *possibilité*.

Dans cette pluralité de sens, on aurait tort de voir une équivoque. En fait, le sujet était à la fois relativement fermé, pointu et discriminant, comme il convient à un concours visant à dégager l'exception, mais il présentait aussi divers niveaux de difficulté, étagés, comme il convient à un concours ayant également pour objectif de donner son droit à une excellence moyenne, plus largement partagée, qui correspond davantage à la réalité commune de nos classes terminales. À cet égard, le sujet a parfaitement fonctionné et le jury a pu, sans la moindre réserve, proposer pour le premier prix un candidat, auteur d'une copie parfaitement remarquable, et décerner sans regret d'autres récompenses à des auteurs de copies certes moins bien ciblées, moins rigoureusement élaborées, mais non moins parfaitement réussies dans les termes scolaires.

On peut donc dire que, à la différence de ce qui avait été le cas, semble-t-il, l'an dernier, le Concours général de cette année, en philosophie, a été un excellent concours. Non seulement, la qualité du premier prix comme celle des autres récompenses témoignent de la présence, dans nos classes, d'excellents élèves, voire d'élèves tout à fait remarquables, mais il faut dire aussi, en ce qui concerne les candidats non cités pour une récompense, que le jury a lu des copies qui, malgré diverses faiblesses qui entraînaient évidemment leur mise à l'écart, étaient généralement savantes, cultivées, bien construites, bien écrites et attestaient d'un niveau scolaire en philosophie sans doute insuffisant pour remporter le Concours général, mais tout à l'honneur des établissements et des professeurs qui en présentaient les auteurs.

Dans la mesure où l'appréciation des candidats, au Concours général, est, par définition, uniquement positive, le présent rapport ne saurait consister à reprendre ou à relever les fautes commises, fautes qui auraient compromis la réussite des candidats. Au contraire, nous aurons le plaisir d'entreprendre l'éloge des meilleures

copies. Nous tenterons donc simplement d'analyser, d'expliquer, d'exposer, pour l'instruction de tous, l'excellence qu'il nous été donné de distinguer.

En comprenant l'énoncé du sujet comme un génitif subjectif on pouvait emprunter la voie d'une explication des illusions auxquelles conduit parfois la conviction d'être libre : illusions qui peuvent alors porter tout autant sur la représentation que l'on se fait de soi-même, selon une problématique par exemple de l'aliénation, que sur celle que l'on se fait du monde et des possibilités qu'il offre, justement, d'y inscrire sa liberté ou ses projets. Autrement dit : l'approche que nous avons du monde est-elle modifiée par le regard de la liberté ? et cette modification, au delà d'une détermination de l'extériorité comme d'un champ pratique, conduit-elle à fausser la représentation que nous nous faisons des choses, au point qu'il soit permis de parler d'illusion ? et si la réponse est *oui*, dans quel sens nos représentations sont-elles faussées et qu'en résulte-t-il — pour faire entendre la voix de l'efficacité — en ce qui concerne les moyens de « changer le monde » qui sont à notre disposition ? L'analyse requérait ici de s'interroger sur l'ajustement, ou au contraire l'incommensurabilité du sens de la liberté à ses réalisations, et d'essayer de comprendre aussi comment, par exemple, de l'idéal infini d'une libre production de la justice et du droit on en arrive quelquefois aux violences dont l'histoire est la scène. Le jury a particulièrement apprécié les copies qui, au terme d'un parcours original, ont cherché à faire jouer quelque tension, peut-être dialectique, entre un sentiment éventuellement illusoire de la liberté, et l'efficace d'un tel sentiment, ou la capacité qu'il permet de mobiliser en vue de l'action. Ce jeu permettait aux meilleures copies de faire surgir une réalité paradoxale de la liberté, et de dépasser l'alternative trop rapide, et à la rigueur hors du sujet, qui consistait à décider que nous sommes libres ou que nous ne le sommes pas, pour prendre tout à fait au sérieux la dimension éminemment créatrice de ces sortes d'actions.

Mais il était une autre manière de concevoir que des « illusions de la liberté » soient possibles. Il s'agissait d'analyser le sentiment même que nous pouvons éprouver de notre liberté, et de poser la question de savoir s'il suffit d'en éprouver précisément la réalité pour être assuré qu'elle est quelque chose qui nous détermine en notre essence, en tout cas en notre être même. La distinction qu'il s'agissait de mettre alors au jour, et sur laquelle il convenait de revenir et de travailler, était celle d'une persuasion d'ordre psychologique, et d'une conviction d'ordre métaphysique, s'il est vrai qu'il ne suffit pas d'éprouver une chose pour en déduire, au sens strict, la réalité. Mais il relevait aussi de cette même approche un tout autre approfondissement, en termes moins mécaniquement intellectuels, mettant en jeu à la fois la notion même d'illusion, celle de sentiment et la définition de la liberté. Ainsi donnait-on un sens passablement fort au sujet en se demandant non pas si des illusions de la liberté étaient possibles, comme éventuellement ou par erreur, mais bien s'il était possible qu'ait lieu ce genre d'illusion. Bref, il fallait se demander non pas seulement s'il pouvait arriver mais s'il était même concevable que nous ayons le sentiment de la liberté sans que, de ce fait même, nous soyons libres. Et s'il était impossible de simuler la liberté ? En ce sens, le sujet demandait que l'on examine si l'idée même d'une illusion de la liberté pouvait correspondre à quelque chose.

En cette ouverture, le sujet autorisait donc plus ou moins diverses approches : la première ne pouvait être refusée, mais peu de candidats la retinrent et encore moins surent en tirer parti pour proposer un devoir de qualité. Et il est vrai que cette approche, littéralement incontestable, avait quelque chose d'indirect qui la rendait contingente. Sans que le jury soit fondé à récuser ce choix, ce choix ne conduisait manifestement pas au centre du sujet. En revanche, la simplicité de la

seconde approche (en termes de génitif objectif), la rendait peu contournable. Toutefois, en son évidence, elle pouvait elle-même donner lieu à deux voies de réflexion, toutes deux parfaitement acceptables. La première, selon un exemplaire classicisme, consistait tout simplement à s'interroger sur les illusions de la liberté et, en quelque sorte à conclure de leur existence à leur possibilité. Cette approche privilégiait donc l'analyse des illusions de la liberté, c'est-à-dire des représentations dans lesquelles les hommes se croient libres sans l'être. Les analyses obligées passaient, bien sûr, par une interrogation sur la philosophie de Spinoza et sa théorie du libre-arbitre. Ainsi, une approche qu'on dira *faible* pouvait envisager de possibles illusions de la liberté en s'en tenant à des problématiques plus ou moins descriptives, alors qu'une approche qu'on dira volontiers *forte* pouvait considérer l'illusion de la liberté comme nécessaire et analyser de près le mécanisme de cette nécessité ainsi que ses effets.

Ces deux approches, quelle que soit leur pertinence, n'affrontaient pas la question en toute sa rigueur : « Peut-il y avoir [...] ? ». Car il convient, en donnant tout son sens à la question posée, de soulever la question de l'impossibilité d'une illusion de la liberté. Impitoyable questionnement alors puisqu'il oblige à remettre en question un certain nombre de certitudes, de l'ordre du préjugé : non seulement en construisant une problématique du sentiment et en se souvenant des analyses classiques qui excluent, en son immédiateté obvie, la possibilité d'un sentiment faux (on pouvait évoquer la théorie aristotélicienne des sensibles propres) ; mais aussi en creusant : en examinant ainsi, sans doute plus profondément, non pas si un tel sentiment pourrait se révéler non conforme à la réalité de l'individu qui l'éprouve, selon une approche intellectualiste, mais en concluant à la nécessité d'une redéfinition de la liberté même en termes de sentiment, et donc à une notion de la liberté non simulable, identifiant le sentiment de la liberté et la liberté. Cette voie, certes étroite quoique la plus forte sur ce sujet, ne fut aperçue que par un seul candidat. On peut le regretter, mais on se félicitera en revanche que cet unique candidat, confirmant par là sa juste compréhension du sujet, ait disposé des moyens conceptuels les plus remarquables pour traiter le sujet ainsi abordé, d'une manière entièrement adéquate qu'il s'agisse de la position du problème, de l'élucidation conceptuelle et de la cohérence du propos, de la solidité et de la pertinence de la culture, de la qualité de l'expression. Toutes qualités qui se renforçaient l'une l'autre en leur unité.

Mais on se félicitera au moins autant du fait que, en sa compréhension seulement scolaire, le sujet fût compris et traité par de nombreux candidats qui assurément ne manquaient pas non plus de moyens et surent attester l'existence commune d'une belle excellence dans beaucoup de classes terminales.

Certes, ces candidats, et encore moins ceux qui ont obtenu une récompense, ne sont ni la majorité de ceux qui ont présenté le Concours Général, ni bien sûr la majorité des élèves de nos terminales. Mais la présence, ainsi reconnue, d'un grand nombre d'élèves de niveau honorable dans nos classes doit être un encouragement et une aide pour tous les élèves en leur montrant qu'on arrive à beaucoup de choses en travaillant, et pour leurs professeurs en leur montrant que les efforts pour faire réussir tous les élèves ne compromettent pas les voies d'excellence.